

Evangile et universel.

(Le christianisme est-il un universalisme ?)

Après une courte enquête sur les mots « universel, universalité, » et sur leurs variations de sens, on s'interroge sur le préjugé qui veut que la prédication chrétienne soit universelle par antithèse au judaïsme qui resterait fermé sur lui-même. Enfin on réfléchit sur le crédit accordé à l'universel de préférence au particulier et sur quelques ambiguïtés de l'universalisme rationaliste.

Significations de l'universel.

Le terme « universel » est tantôt un adjectif, tantôt un substantif.

Comme adjectif, est universel pour nous, ce qui est reconnu par tous, ou qui est valide pour toutes les réalités, ou englobe toutes choses. « Qui s'étend à la totalité des objets (personnes ou choses) que l'on considère » (Le Robert). Telle est, en physique, la loi de la gravitation universelle qui ne vaut qu'à l'intérieur de l'univers (totalité des réalités connues) mais pour tout ce qu'il renferme. En logique, un jugement universel se distingue d'un jugement général (la plupart), d'un jugement particulier (quelques uns) et du jugement singulier (il existe une réalité et une seule qui...). En médecine, on parle d'un donneur universel ou d'un receveur universel en hématologie. Certains concepts sont universels comme l'espace, le temps, la masse, etc.

Une différence apparaît entre ce qui est universel en soi, par nature et constaté réellement comme tel, et ce qui est décrété, voulu, postulé comme universel. Dit simplement, il y a de l'universel réel et de l'universel artificiel, créé : la loi de la chute des corps dans le monde terrestre est réelle, tandis que l'union postale universelle créée en 1875 est conventionnelle. La proclamation universelle des droits de l'homme du 10 janvier 1948 dont nous venons de célébrer les 70 ans est-elle le constat d'une réalité ou une convention à rendre effective ? L'adjectif désigne donc soit un universel constaté et identifié par expérience, soit un universel déclaré comme tel, fixé par traité, et que l'on désire voir mis en œuvre partout sans exception.

Comme substantif, « universel » est le nom d'une réalité définie, théorisée, qui transcende la diversité des individus. L'universel est de l'ordre de l'esprit et non du visible ou de l'empirique. L'humanité est un universel, comme la raison ou comme le vrai. Les Grecs de l'Antiquité, selon l'état de nos connaissances, ont été les premiers à identifier le vrai avec l'universel : n'est vrai que ce qui est intelligible par tous, ce qui est au-delà de la diversité instable des apparences et dont la définition est claire. On reconnaît là les objets de la géométrie d'Euclide ou les nombres de Pythagore.

Par suite, qu'appelle-t-on universalisme ? Est universaliste tout courant de pensée qui promeut une idée ou une doctrine jugée a priori acceptable par tous les hommes, profitable

pour eux et capable de les aider à surmonter la division de leurs opinions. Un universalisme se présente non seulement comme compréhensible par tous mais correspondant à la vocation intime de tout homme, à ses aspirations fondamentales. Bref, lors de cette première étape, nous avons défini des propriétés universelles de fait, ensuite des dispositifs choisis comme universels pour pouvoir communiquer, ou travailler ou comprendre, et enfin ce que nous posons comme idéal universel à atteindre pour préserver la paix et l'unité des sociétés, universel de droit à construire. Le premier est concret, par exemple le rapport entre le vivant et l'ADN, le deuxième est conventionnel comme n'importe quelle signalétique, et le troisième est abstrait.

Du judaïsme et du christianisme, lequel est le plus universel ?

En entrant dans le domaine circonscrit des religions, y a-t-il des degrés dans l'universel ? Une tradition est-elle plus universelle qu'une autre, c'est-à-dire plus accueillante qu'une autre pour tous les hommes quelle que soit leur culture ? Qui se juge universel est persuadé que son message est destiné à l'humanité à laquelle il apporte vérité et lumière ; il se pense traduisible et naturalisable partout où vivent ses semblables.

Très tôt l'Eglise chrétienne s'est séparée de la Synagogue précisément sur cette question de l'intégration des païens et nous savons que le conflit a été violent. Le récit des Actes des Apôtres et les Lettres de Paul nous relatent les principaux affrontements, y compris dans la communauté, et les étapes de la séparation définitive. La conséquence est le jugement de rejet des juifs de la part des chrétiens et la naissance de ce préjugé tenace sur une supériorité chrétienne en matière d'universalisme. Nous, disent les chrétiens, grâce à l'ouverture, autrement dit la conversion de Paul, nous annonçons à tout l'univers l'enseignement de Jésus et, à l'opposé, les juifs restent enfermés dans leur séparation avec les autres peuples, gardant pour eux seuls la Parole et se barricadant derrière les rites (la circoncision), les interdits alimentaires, la pureté ethnique (interdiction des mariages mixtes).

Si l'on se réfère à tout le premier testament, la vocation juive ne peut être réduite à cela. Israël se comprend bien comme bénéficiaire d'une élection divine (alliance) en vue de recevoir une Parole, une Loi, qu'il remettra à tous les hommes. Toute l'humanité sera un jour bénéficiaire de cet héritage juif. Trois thèmes soutiennent cette mission universelle. La création fait de Dieu l'auteur de tous les peuples composant l'humanité : la mise à part d'Israël n'a jamais voulu dire qu'il reniait le reste dont il est le père. Ensuite, les mots de la promesse faite à Abraham sont sans équivoque : « En ta descendance, toutes les familles de la terre seront bénies. » (Gn 22, 18). Enfin le thème de la royauté de Dieu ou de son royaume dit explicitement qu'il est le roi de toutes les nations et qu'un jour tous les hommes lui feront allégeance et le serviront. Son envoyé, le Messie, sera l'artisan de ce Royaume car il remettra tout le pouvoir entre les mains de son Père. Nombre de passages montrent que les païens reconnaissent cette royauté du Dieu d'Israël, le livre du prophète Daniel entre autres. Les chapitres 56 et 57 d'Isaïe sont sans équivoque : « Il est venu annoncer la paix à vous qui étiez

loin, et la paix à ceux qui étaient proches. » Tous les hommes vont monter à Jérusalem et entreront dans le Temple pour adorer Dieu.

Que s'est-il passé pour que les juifs aient cette réputation d'être repliés sur eux-mêmes ? Revenu d'Exil, Israël a été soumis aux Perses, puis aux Grecs, puis aux Romains. Ils ont été dispersés et ont dû vivre aux côtés des non-juifs sans se dissoudre (diaspora) : ils se sont donc construit un rempart avec les préceptes de la Loi (les 613 règles de vie), interdisant les mariages mixtes et rédigeant le Talmud. Après 70 de notre ère, ce mouvement s'accroît et la vocation universelle s'estompe. Elle demeure pourtant dans les textes.

L'enseignement de Jésus et la prédication chrétienne qui la relaie font tomber les barrières. Jésus surmonte les interdits, desserre le carcan des lois et il reconnaît la foi des non-juifs comme les prophètes l'avaient fait : Elie et la veuve de Sarepta, Elie et Naaman. Jésus admet la foi de la cananéenne (Mt 15, 21-28, et parallèle en Mc 7, 24-30). C'est chez Paul, rabbin pharisien, que se revivifie l'accueil de tous les hommes sans exception. Aux Ephésiens, Paul écrit en parlant du Christ qu'il a tout mis sous ses pieds (Ep 1, 22-23), qu'il a brisé le mur de séparation, qu'il est venu pour les proches et pour ceux qui sont loin (Ep 2, 14-17). Après une discussion au sujet de la consommation des viandes sacrifiées qui divisait les Corinthiens, Paul proclame que rien n'est en soi pur ou impur mais que tout vient de Dieu, « car la terre et tout ce qu'elle contient sont au Seigneur » (1 Co 10, 26). Dans l'annonce du salut, il ne peut y avoir d'exclusion a priori : « Et quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a tout soumis, pour que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 28). On l'a dit de Jésus et lui l'a dit de son Père : Dieu est impartial, il ne fait pas acception des personnes et ne juge pas selon l'apparence. Lors de son audition devant Festus et le roi Agrippa, Paul témoigne : « Le Christ a souffert et lui, le premier à ressusciter d'entre les morts, il doit annoncer la lumière au Peuple et aux nations païennes » Ac 26, 23. Pierre, lors de sa visite chez Corneille, désigne Dieu comme le Seigneur de tous les hommes. Il a compris que Dieu est dépourvu de partialité « et qu'en toute nation, quiconque le craint et pratique la justice trouve accueil auprès de lui » (Ac 10, 34).

Dans l'évangile selon Jean, Jésus prie pour que les hommes parviennent à l'unité et qu'ainsi ils se retrouvent dans l'union à Dieu. Dès son arrivée à Jérusalem, alors qu'il pressent qu'il va être mis à mort, il annonce à son entourage incrédule : « Pour moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). Aucun n'est privé du salut.

L'enseignement évangélique est un universel par destination, par vocation ou encore en espérance : né dans un contexte précis, dans un lieu déterminé, attaché à l'enseignement singulier d'un maître, Jésus, il n'est pas tombé universel du ciel. Ce message n'est pas fait pour demeurer dans un petit cercle mais il s'adresse à tous les peuples où il est capable de se naturaliser parce qu'il ne pose pas d'interdits ou de conditions préalables.

Il y a eu des tentatives de rendre le christianisme plus « universel » en l'expurgeant de sa naissance si particulière. Pour cela, il fallait le déjudaïser, le dépouiller de ses traits premiers et l'éloigner de la personne de Jésus. Coupé de ses racines et, en quelque sorte, mondialisé, le christianisme devient un vademecum moral insipide privé d'identité. Le

paradoxe est que pour s'inculturer, la foi chrétienne a besoin de rester fidèle à elle-même et à sa source.

Pourquoi privilégier l'universel ? D'où cela vient-il ? Quels sont les risques ?

Quelle est l'origine historique de ce privilège défendu par toutes les formes d'universalisme ? Du milieu du 16^{ème} siècle au milieu du 17^{ème} (1648), l'Europe a été à feu et à sang pour des questions religieuses, de nuances de confessions, des différences de doctrine. Sous la couverture de la religion se dissimulait une lutte politique entre les puissances pour l'hégémonie sur le continent et ailleurs. Dès lors, tous ceux qui pensent et écrivent militent courageusement pour la reconnaissance de l'universel en philosophie, dans les sciences, dans le droit et en littérature. Le souhait est que l'on règle enfin les lois, l'éducation, la politique sur ce qui est commun à tous les hommes et non sur ce qui relève du particulier, des caractéristiques d'un groupe, d'une coutume quelconque. En un mot, oui à ce qui est commun et non à l'exception. De Montaigne jusqu'à Condorcet, tous les esprits critiques accablent les soi disant spécificités qui dressent les individus les uns contre les autres alors qu'ils pourraient se réconcilier et s'unir dans un seul pacte fondé sur l'universel.

Cet universel n'est pas autre chose que l'humanité de l'homme, sa capacité de raisonner et de former des idées morales. On pourrait écrire en paraphrasant l'Ecriture : « Tout le reste vient du Mauvais ». Ce qui provient de l'histoire des civilisations est un fruit divers, aléatoire, changeant et inégal en qualité : certains ont reçu le meilleur et d'autres ont hérité du pire mais leur attachement est également aveugle, ce qui nourrit le fanatisme. Seul est permanent et stable ce qui correspond à la nature de l'homme et ne relève ni de la superstition, ni de la manipulation du pouvoir. Cette essence est la raison. Il faut donc de toute urgence que science, morale, politique, droit soient déduits de cette raison, autrement dit deviennent raisonnables pour mettre un terme aux conflits. L'ennemi désormais, c'est la superstition entretenue par la crainte qui elle-même favorise l'oppression politique.

Cette quête de l'universel, mue par la légitime aspiration à sortir de la violence, favorise un certain individualisme. Le remède alors peut devenir un danger. Puisqu'il dispose naturellement de la faculté de raison, tout homme a les mêmes capacités à connaître, calculer, comprendre que n'importe lequel de ses semblables. Il n'existe pas de hiérarchie entre les êtres humains. Lorsqu'un individu use de sa raison, il est théoriquement apte à penser de la même façon que tous les autres. Par sa faculté réputée intacte, il se hisse d'emblée au niveau de l'universel et peut se dispenser de confronter à d'autres jugements que le sien sa propre opinion. Si elle est énoncée au titre de la raison, la voix de l'individu est son propre critère de vérité. Quel écart reste-t-il entre le point de vue individuel et la pensée universellement valide ? L'égalité est fondée, le racisme est réfuté et proscrit. Cet universalisme fait l'hypothèse que tout individu est capable – quand il raisonne seul – de s'abstraire de ses intérêts particuliers et de sa réalité singulière (son âge, son sexe, sa condition sociale, son métier, son environnement immédiat). Est-ce le cas ? L'individu a tendance à s'absolutiser sous le prétexte que tout autre devrait penser comme lui.

Pour conclure, l'universalisme rationaliste n'est-il pas le rêve secret de pouvoir s'élever au-dessus de sa propre humanité ? Les philosophes des Lumières mettaient peut-être trop leur espoir dans une morale universelle pour libérer l'humanité de tous les particularismes diviseurs, les communautarismes, les fixations hystériques sur les différences culturelles et religieuses. Leur déisme éthique se transforme en athéisme, puis en humanisme séduisant et émancipateur. Cela n'est souvent qu'une apparence parce que cet humanisme enfante l'individualisme sous le paravent de l'universalisme. Et l'universalisme a le penchant de broyer tout ce qui est original, traditionnel, spécifique ou hérité. Or l'être humain, homme ou femme, est un être historique, une réalité concrète possédant des caractères propres et singuliers. L'universel, même s'il reste souvent un idéal élevé, reste abstrait et ne parle pas vraiment une langue humaine. Tout ce qui est humain est situé. Le christianisme n'est pas un universel réalisé, mais un message bien enraciné qu'il ne faut surtout pas transposer dans un Olympe irréel et raisonnable. Jésus est d'abord un juif de Galilée et ne parlait pas le grec mais l'araméen.

En prônant l'universel pour s'affranchir une fois pour toutes de nos différences, points d'appui de comportements d'exclusion et de violence, les philosophes promeuvent du surhumain éloigné de l'humain typé, déterminé, localisé. Si l'on s'écarte avec méfiance ou mépris de ces traits originaux, on ne pratique plus sur eux le discernement indispensable : quels sont, parmi eux, les traits insignifiants que l'on peut délaisser sans dommage et quels sont ceux qui sont essentiels, vitaux, au cœur de la croyance et de la vision du monde ? C'est l'honneur d'un chrétien qui sait raison garder de pratiquer une interprétation des textes et des pratiques dans une communication avec d'autres afin de rendre compte de son espérance comme dit Pierre dans sa première épître. Notre christianisme adopte une hiérarchie des vérités car il est une pensée qui aspire à l'universel mais ne prétend jamais se décréter universelle.

Eric Brauns.